

# **L'ANALYSE CRITIQUE DES INSOLIDARITES**

## **(1820 - 1870)**

PAR

Pierre ANSART

*Professeur émérite à l'Université de Paris VII*

Le mouvement solidariste des dernières années du XIX<sup>ème</sup> siècle prolonge une très longue tradition d'analyses critiques et de réflexions sur les différentes formes de solidarité et c'est cette archéologie des thèmes solidaristes que je souhaiterais évoquer sans prétendre en rappeler toutes les orientations. Je choisirai d'évoquer, non les multiples projets et mouvements que l'on peut tenir pour des prémisses du solidarisme, mais seulement les analyses critiques qui ont été formulées -plus particulièrement dans le mouvement socialiste- sur l'absence de solidarité, sur le fait et les explications du déchirement des liens sociaux. Quel diagnostic avait été formulé, au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle, sur l'*insolidarité* (terme aujourd'hui tombé en désuétude qui se retrouve plusieurs fois sous la plume de Proudhon et, plus encore, dans les textes fouriéristes), par qui et au sein de quel mouvement social ? Question ambitieuse, trop ambitieuse assurément et à laquelle nous ne pourrons apporter que des éléments de réponse.

C'est en effet, une question lancinante qui se pose au lendemain de la Révolution, après l'effondrement de l'Empire, et que rencontrent les grands courants intellectuels de l'époque.

A grands traits, l'on peut dire que trois grandes orientations intellectuelles -totalement divergentes- vont tenter de répondre à ce problème de l'insolidarité, en donner des interprétations opposées et formuler des diagnostics contradictoires.

Pour les Ultras, nostalgiques de l'Ancien Régime - dont le Vicomte de

Bonald est le représentant le plus systématique - l'insolidarité, introduite dramatiquement par la Révolution, se définit comme un désordre absolu par rapport à la nature sociale. Il y a, en effet, répète de Bonald une "*constitution naturelle*" de la société, "*un système éternel de la société*", des lois "*immuables et fondamentales*", que viennent troubler les aberrations des hommes, l'ignorance, l'orgueil et les fausses doctrines. La constitution naturelle qui unissait les êtres dans une hiérarchie organique et mystique a été détruite provisoirement par les révolutionnaires. L'insolidarité est donc, en quelque sorte, contre-nature et sans issue, conduisant, soit à la destruction du social, soit au rétablissement du système antérieur.

Pour les Libéraux, s'il peut y avoir, pour beaucoup, conscience d'une certaine insolidarité, celle-ci est surmontable, soit par l'institution de réformes politiques, soit par le développement du commerce et de l'industrie. Pour Tocqueville, par exemple, l'Ancien Régime assurait une unité, une "chaîne" politique depuis le paysan jusqu'au Roi ; la démocratie a dissocié les anneaux, libéré les individualismes (...*la démocratie brise la chaîne et met chaque anneau à part*)<sup>1</sup>. Et, si Tocqueville ne se réfère pas explicitement à Adam Smith, il en rejoint les conclusions : il subsiste des solidarités partielles, locales, municipales ; et s'il n'y a pas de solidarité au niveau de l'Etat, du moins la conciliation dynamique des intérêts assure la progression et l'égalité des conditions.

Troisième voie, enfin, complètement opposée, celle qui s'ouvre avec les saint-simoniens et qui va dénoncer l'insolidarité économique et aller au-delà de l'idée de non solidarité en ouvrant la réflexion sur l'exploitation. Saint-Simon avait, peut-on dire, désigné trois formes d'insolidarité : l'insolidarité socio-politique (exprimée en 1820 par *la Parole des frelons et des abeilles*), insolidarité essentielle entre la classe politique parasitaire et déclinante d'une part, et l'ensemble des producteurs ; l'insolidarité entre les propriétaires capitalistes et les non-propriétaires : Saint-Simon a peut-être peu développé cette analyse mais il l'a posée comme une évidence dès 1802 dans la *Lettre d'un Habitant de Genève* ("*Jusqu'à présent les gens riches n'ont guère eu d'autres occupations que celle de vous commander. ils font travailler vos bras pour eux*")<sup>2</sup>; ses disciples retiendront et radicaliseront ce thème ; troisième forme enfin de non-solidarité qu'il pense comme provisoire et remédiable : celle qui subsiste encore entre les producteurs eux-mêmes, ou selon son vocabulaire, au sein de la "classe des industriels". Ces producteurs sont, en fait, portés par leur communauté d'intérêts à fonder l'"Association", et en sont provisoirement empêchés par les pressions de la classe politique, et aussi par leurs propres préjugés et l'absence d'une conscience de classe.

Après la disparition de Saint-Simon, en 1825, commence un vaste débat, à multiples voix sur l'insolidarité sociale, ou plus exactement sur les insolidari-

1. A. de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, Paris, Gallimard, Folio, 1961, tome 2, p. 145.

2. Saint-Simon, *Lettres d'un Habitant de Genève*, Paris, ed. Anthropos, 1966, t. 1, p. 35.

tés que je voudrais essayer de distinguer. On pourrait, me semble-t-il, distinguer quatre insolidarités assez différentes, même si elles peuvent, sur certains points, se recouper :

1. L'insolidarité économique -ou capitaliste, c'est l'insolidarité entre le capital et le travail.

2. L'insolidarité dans le travail -liée aux conditions et à l'organisation du travail.

3. L'insolidarité au sein des classes sociales.

4. L'insolidarité individuelle, enfin, ou privée.

1 - *Première insolidarité*, celle qui est liée au mode d'appropriation du capital et qui sépare le capital et le travail. Thème qui sera amplement développé par Marx dans *le Capital* mais qui est théorisé dès 1840, en particulier par Eugène Buret et Proudhon. Eugène Buret qui écrit en 1840 : "...le fait économique le plus funeste aux classes ouvrières est donc la séparation absolue, de plus en plus complète qui s'opère entre les deux éléments de la production, le capital et le travail, et qui constitue ainsi en perpétuelle hostilité deux intérêts opposés"<sup>3</sup>. Nous sommes ici, peut-on dire, au-delà de l'insolidarité puisque nous sommes entrés dans un rapport d' "exploitation", de "domination", de "force" dit Buret. de "guerre" dira Proudhon.

Néanmoins, chez Buret comme chez Proudhon, l'analyse de l'exploitation, ou du vol, s'éclaire par l'opposition solidarité/insolidarité de deux manières, rétrospectivement et prospectivement.

- Par le passé, puisque cette exploitation est, dans une certaine mesure, nouvelle. C'est le thème central de l'ouvrage d'Eugène Buret que l'insolidarité est un phénomène nouveau lié au développement de l'industrie. Il prend le contre-pied de la thèse libérale : "*Il n'est pas vrai que les intérêts des individus et des classes d'individus s'équilibrent d'eux-mêmes de manière à former une harmonie universelle, qui serait l'intérêt général de la société tout entière*"<sup>4</sup>. Tout au contraire, l'insolidarité croît avec la révolution industrielle : la misère se développe à mesure que la richesse augmente. Il y avait donc davantage de solidarité autrefois, même si elle était loin d'être pleinement réalisée. Ce sera aussi ce qu'affirmera Proudhon qui reviendra souvent sur le fait que cette insolidarité économique se serait développée avec et après la Révolution de 89. Eugène Buret développe aussi l'idée que la Révolution industrielle accentue l'isolement des classes laborieuses : "*la population laborieuse est isolée de tout le reste de la société.*"<sup>5</sup>; et, là encore, cet isolement est

3. Eugène Buret, *De la misère des classes laborieuses en Angleterre et en France*, Paris, J. Renouard, 1841, L. III, p. 136.

4. *Ibid.*, *Introduction*, p. 17-18.

5. *Ibid.*, L. III, p. 85.

un phénomène relativement nouveau et qui marque un approfondissement de l'insolidarité.

- D'autre part, le projet de solidarité éclaire cette situation de "séparation". En effet, Buret place son analyse critique dans une perspective révolutionnaire de construction d'une nouvelle solidarité. Il emploie ici deux termes, l'un général : *la solidarité économique* (il ajoute : *et morale*)<sup>6</sup>, et le moyen pour réaliser cette solidarité, c'est bien l'*association*, le retour à la solidarité. ou plutôt la création de nouvelles solidarités par l'Association. Et Buret voit déjà des initiatives ouvrières qui vont en ce sens : "*Pendant que les principes économiques travaillent à isoler de plus en plus les individus et les classes, il s'opère dans les mœurs un mouvement opposé, et les hommes effrayés de l'isolement qui les menace, se resserrent les uns contre les autres en petits groupes*"<sup>7</sup>. Il y aurait donc, en 1840, une dynamique active de résistance et de réaction contre l'insolidarité économique qui se manifesterait par la création de nouvelles formes de solidarité.

2 - *La deuxième insolidarité*, l'insolidarité dans le travail, dans la manufacture, dans l'atelier, est évidemment en rapport avec la première, mais on peut l'en distinguer : elle concerne, non plus le rapport de propriété-non propriété, mais les rapports sociaux dans le travail et par la division du travail. Adam Smith avait déjà montré la division technique du travail dans la manufacture ; Eugène Buret souligne cet aspect, mais il insiste surtout sur la nouvelle insolidarité sociale produite par la Révolution industrielle. Dans l'artisanat d'autrefois, "*le compagnon était, comme l'indique le titre, le camarade du maître, son égal en destinée et en espérances. Des rapports continuels de fraternité et d'habitude unissaient ces deux agents du travail.*", écrit Buret en 1840. "*La Révolution industrielle. a complètement changé, ou plutôt détruit, les rapports qui unissaient le travailleur à celui qui l'employait*"<sup>8</sup>.

Eugène Buret met en relief deux processus de destruction des liens sociaux dans le travail :

- Destruction de ce qu'était, même dans l'inégalité "la famille industrielle": "*Aujourd'hui la famille industrielle est dissoute*". La régression de la religion en est à la fois un signe et une cause : "*la religion favorisait le rapprochement.*" du maître et du compagnon. Il y avait certes des "abus" mais subsistait, avant la Révolution industrielle un certain "*lien moral*", "*une réciprocité de service et de devoir*". Avec la Révolution industrielle, l'Administrateur "*ne tient à ses ouvriers par aucun lien moral ; aucune réciprocité de service et de devoirs ne l'unit à eux.*"

- Cette destruction des liens sociaux est en relation avec la transformation du travail, avec la mécanisation et avec l'extension du chômage. Eugène Buret

6. *Ibid.*, L. IV, p. 358.

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*, L. II, p. 45.

annonce ici les thèmes que Marx développera dans les *Manuscrits de 44* sur la transformation du travail ouvrier en marchandise : “*Le travail, c’est-à-dire la vie des hommes est une marchandise dont le prix est infailliblement réglé par le rapport de l’offre et de la demande*”<sup>9</sup>. Il y a donc une nécessité, une “fatalité”, une “force des choses”, “un destin aveugle”, de l’insolidarité. Buret qui cite les économistes anglais, Ricardo, Senior, Mac Culloch et annonce le *Capital* de Marx met l’accent sur le caractère de nécessité de l’insolidarité dans un régime économique qui ruine les anciennes solidarités et détruit les communautés de travail par l’extension du machinisme.

Ce thème de la destruction des liens sociaux dans le travail et par la nouvelle division du travail est l’un des thèmes forts de Proudhon en 1846 dans le *Système des contradictions économiques*, mais resitué dans l’ensemble plus vaste des contradictions socio-économiques. Proudhon applique à la division du travail sa théorie de la contradiction : la division du travail (et Proudhon cite longuement Adam Smith) est assurément une condition de la richesse - condition de la productivité dirait-on aujourd’hui- mais entraîne inéluctablement le morcellement des tâches, “l’esclavage parcellaire”, la “déqualification” ouvrière, la transformation du travail en tâches mécaniques, le remplacement des liens sociaux du travail en travaux parcellaires juxtaposés<sup>10</sup>. Proudhon, en 1846, ne se donne pas pour objet de proposer des réformes, mais il souligne qu’en face de cette nouvelle insolidarité dans le travail, les timides améliorations, “les palliatifs” seraient sans efficacité. Par exemple “l’organisation du travail” telle que l’avait proposée Louis Blanc en 1840 ne créerait pas une véritable solidarité entre les ouvriers puisqu’elle ne modifierait pas la division du travail. Il en serait de même pour les propositions encore plus timides comme celles d’Adolphe Blanqui en faveur de la participation aux bénéfices.

3 - *Troisième insolidarité*, l’insolidarité dans les classes sociales ou plutôt le problème de la solidarité ou de l’insolidarité au sein des différentes classes sociales en régime capitaliste. C’est sur ce problème que ces auteurs ont le plus écrit et médité. Et nous avons ici tout intérêt à suivre les analyses de Marx qui a amplement traité cette question de la classe insolaire et de la classe solidaire.

La classe paysanne -ou mieux la masse des paysans- illustre au mieux le cas de l’insolidarité de classe. Insolidarité qui ne tient pas à des phénomènes secondaires, mais bien aux conditions de vie et aux conditions sociales des paysans, par exemple, des “paysans parcellaires” français au milieu du siècle. Célèbre passage du *18 Brumaire* qui fait de la masse paysanne une succession de familles en rapport avec la nature plutôt qu’en rapport entre elles : “*Les paysans parcellaires constituent une masse énorme dont les membres vivent tous dans la même situation, mais sans être unis les uns aux autres par des rapports variés. leur mode de production les isole les uns des autres, au lieu*

9. *Ibid.*, L. III, p. 176.

10. P. J. Proudhon, *Le système des contradictions économiques*.

de les amener à des relations réciproques”<sup>11</sup>. Insolidarité de fait, insolidarité matérielle, économique : “Chacune des familles paysannes se suffit presque complètement à elle-même. se procure ainsi les moyens de subsistance bien plus par un échange avec la nature que par un échange avec la société”. Absence de liens de réciprocité. ce qui n’exclut pas une grande unité, une grande conformité idéologique, menant à des comportements électoraux identiques.

Sur les classes moyennes, Marx s’interroge peu, il ne leur prête aucune possibilité de solidarité puisqu’elles sont essentiellement menacées et déclinantes.

La classe bourgeoise -et surtout la classe bourgeoise industrielle- est essentiellement déchirée. Classe très particulière, active, inventive, révolutionnaire et essentiellement insolidaire et divisée par les nécessités de la concurrence. Les capitalistes peuvent proclamer leur union : en réalité, ils sont contraints d’entrer en concurrence les uns contre les autres et ne cessent d’éliminer les plus faibles d’entre eux. Ils ne retrouveront une certaine solidarité d’intérêts que dans leur résistance contre le prolétariat : on le voit bien au cours de la Révolution de 1848 où la dynamique des conflits pousse les partis de l’ordre à s’unir contre les menaces des classes ouvrières. Il ne s’agit guère d’une véritable solidarité, mais plutôt d’une unité politique provisoire et même d’une simple unité dans l’hostilité. Parlant des partis représentant les différentes fractions de la classe bourgeoise en France, Marx décrit ainsi les luttes politiques de 1848 : “le parti de l’ordre présente l’aspect d’un enchevêtrement de différentes fractions. qui intriguent entre elles. mais se réunissent toutes dans une même haine”<sup>12</sup>. Proudhon disait aussi que la classe bourgeoise avait été unie aussi longtemps qu’elle avait combattu l’Ancien Régime. Après avoir détruit ce qui faisait son unité, elle n’est plus qu’un chaos d’intérêts concurrents.

Reste donc la question essentielle, celle de l’unité de la classe ouvrière, question que Marx n’a cessé de mettre au centre de sa réflexion -à laquelle il n’a cessé d’appeler- sans toutefois apporter des réponses aussi simples que *le Manifeste* le laisserait penser. Classe créée par le développement capitaliste - partageant un même destin d’exploitation et de résistance -, le prolétariat n’a cessé de défendre son existence contre les exigences indéfinies du capital. Mais classe qui n’est pas encore solidaire, qui se heurte à l’Etat bourgeois qui défavorise les solidarités ouvrières. Ce qu’analyse Marx -et ce pour quoi il agit- c’est le processus d’unification largement lié à l’approfondissement des luttes de classes, et à l’extension du capitalisme -selon la formule lapidaire de *Misère de la Philosophie* : “Les prolétaires effectuent devant nos yeux leur organisation comme classe”<sup>13</sup>. On trouve dans toute l’œuvre de Marx de 1845 à 1880, tout un ensemble de notations, de réflexions sur ce passage de la classe objecti-

11. K. Marx, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, Paris, Ed. Sociales, 1969, p. 126-127.

12. *Ibid.*, p. 46.

13. K. Marx, *Misère de la philosophie*, Costes, 1960, p. 209.

ve à la classe solidaire, sur le rôle de la théorie, sur le rôle dynamique des associations ouvrières et du parti, sur les mouvements exemplaires, les grèves et les révolutions ; la solidarité étant pensée en termes essentiellement politiques comme une dimension de la pratique révolutionnaire.

Tout le débat implicite entre Marx et Proudhon se renouvelle sur ce point de la solidarité ouvrière et de sa conception. Proudhon critique, peut-on dire, deux formes de solidarité. Il se méfie, il dénonce, plus exactement, tout ce qui évoque pour lui, une solidarité qui ne serait que politique, et qu'il aperçoit dans la tradition bourgeoise et dans l'illusion des démocraties. Mais il se méfie aussi d'une solidarité communautaire, et des utopies de fraternité, des utopies communistes, qui ne dépassent pas, à ses yeux, le mythe religieux de l'égalité fusionnelle dans l'amour. Dans les deux illusions, démocratique et communiste, dans le mythe communiste, il retrouve la même menace de l'oppression, la même négation des véritables relations sociales. La véritable solidarité est, pour lui marquée par les relations de travail dans leur complexité, relations qui sont à la fois de production et d'échange. La solidarité ne saurait être un rapport social imposé -imposé soit par le capital, soit par un pouvoir extérieur à la société - ; elle doit être issue du travail dans la diversité de ses formes. Il n'y a d'ailleurs pas une solidarité, mais plutôt des formes de solidarités : les solidarités locales, communales. ; les solidarités qui émanent des entreprises, des "compagnies ouvrières" qui réaliseraient en leur sein des rapports à caractère démocratique et coopératif ; celles qui se constituent dans les liens contractuels ; celles qui se traduiraient par des systèmes complexes d'assurances, par exemple, protégeant les agriculteurs des aléas des récoltes et des fluctuations du marché. Il y aurait donc, plus des solidarités selon la diversité des liens sociaux du mutualisme généralisé, plutôt qu'une solidarité imposée et dangereusement utopique.

Reste à évoquer maintenant une dernière forme d'insolidarité, celle qui atteint chaque individu.

4 - *Quatrième insolidarité*, ou, peut-on dire, l'insolidarité interindividuelle, l'absence ou la faiblesse des liens familiaux par exemple. Là encore c'est un grand thème de ces années et qui d'ailleurs n'est pas propre aux seuls "réformateurs" et révolutionnaires.

Pour les auteurs que nous privilégions ici, des saint-simoniens aux proudhoniens, c'est un thème récurrent que de constater la régression des solidarités familiales -et, d'autre part, d'expliquer cette régression par le développement économique- non sans nuances, toutefois. Eugène Buret insiste, par exemple, sur la faiblesse du lien familial en milieu ouvrier, sur la "négligence des parents" à l'égard des enfants, explique cette dissolution des liens par la transformation du travail ouvrier en "marchandise", et par la pauvreté qui en est le résultat. Ses analyses sont très proches de celles que fait alors Robert Owen qui fait un tableau plus sévère encore de la condition ouvrière, de l'immoralité, selon ses termes, de l'absence de solidarité au sein même des milieux ouvriers.

Proudhon et Marx généralisent cette absence de solidarité à toutes les classes de la société. Proudhon la perçoit plus encore dans la classe bourgeoise ; ses indications sur ce thème rejoignent très largement celles de Marx et Engels dans le *Manifeste* de 1848 qui expliquent la destruction des solidarités familiales par l'extension des seuls rapports d'argent. Leur remplacement par "les eaux glacées du calcul égoïste", selon la formule du *Manifeste*. La loi du capital dissout toute solidarité jusqu'au sein des familles.

C'est néanmoins Fourier qui ira plus loin encore dans cette analyse dénonciatrice de l'absence de lien, l'absence de solidarité entre les individus, parce qu'il pose le problème en d'autres termes, non plus au niveau des liens sociaux -mais au niveau de l'harmonie entre les passions, entre les désirs des individus. Et il fait une peinture radicale de l'absence d'harmonie, de l'absence de véritable solidarité au sein des rapports affectifs. On sait que ses propres disciples ont mal supporté ses pages sur le *Nouveau Monde amoureux* et ont refusé de les publier. Mais ce sont ces pages qui sont exemplaires de cette détection critique des fausses solidarités, des fausses ententes -des mensonges, des hypocrisies qui satisfont les normes sociales, les contraintes, mais qui, en réalité, voilent la réalité des mésententes. Et pour Fourier, le mal est plus profond que ne le disent les timides réformateurs, d'où son agressivité contre les Saint-Simon ou Owen qu'il traite de charlatans. Le mal est plus étendu qu'ils ne le disent puisque l'insolidarité frappe, non seulement le commerce et l'industrie, mais bien les rapports les plus individuels comme les rapports amoureux. Et, d'autre part, le mal est plus ancien que ne le disent les réformateurs : l'industrialisation l'a sans doute aggravé, mais il est lié, en fait, à tout l'ancien édifice de la dite "civilisation". La répression qui pèse sur les femmes est une dimension essentielle de cette absence d'harmonie entre les êtres "en civilisation".

En terminant, je proposerai une remarque et deux questions :

- La remarque est que ces quelques rappels sur l'analyse des insolidarités au XIX<sup>ème</sup> siècle sont loin d'être exhaustifs : il faudrait poursuivre cet inventaire et ne pas se limiter aux réformateurs et révolutionnaires ; il serait éclairant de confronter ces diagnostics avec les critiques des conservateurs, et il faudrait examiner plus précisément les points de rencontre partiels.

- La première question concernerait l'articulation entre cette archéologie du solidarisme et les thèses solidaristes de la fin du siècle sur ce sujet du bilan des non-solidarités.

- Une seconde question pourrait concerner les limites du solidarisme face à l'ampleur de ces diagnostics et chercherait à préciser ce que le solidarisme a choisi d'élire et d'écarter parmi ces analyses critiques.